

portrait d'artiste

Laure Myers



Laure Myers est danseuse et chorégraphe. Après avoir décroché un diplôme de l'école Marcel Marceau, elle poursuit sa formation en danse contemporaine dans différents lieux en France et notamment au Centre de Danse Contemporaine de Toulouse. D'autre part, elle passe le diplôme d'état pour l'enseignement de la danse. Elle a travaillé pour différents chorégraphes (Christian Bourigault, Mylène Benoit, Brice Leroux, Anouk Llaurens, Julien Bruneau...). Entre 2010 et 2011 elle crée deux formes dansées, *Hox* et *Pneumatique*. En 2011 elle forme avec Fabrizio Rota le Groupe Hauts-plateaux avec qui elle poursuit un travail de recherche intitulé *As-tu été neige*. Elle intervient à l'école en collaboration avec **Pierre de Lune** depuis 2010. Pour réaliser son portrait, je lui ai demandé de tracer sur une feuille ses différents cadres de travail et d'observer comment certains pouvaient se recouper. En préparant cette rencontre, je pensais "cadre" sous forme de carrés, ronds, comme lorsque, enfants, nous apprenions les "ensembles", or Laure a démarré tout autrement...

— *Portrait à lire en suivant attentivement sa cartographie à droite...*

Laure Myers: Il y a un cadre qui est très présent en ce moment dans mon travail mais qui n'en est pas vraiment un, c'est plutôt un horizon.

Laure trace en bas de la feuille une ligne d'horizon (1).

C'est le paysage. Il est une source pour mon travail performatif et c'est aussi le lieu dans lequel il se réalise. Dans le paysage, il y a des questions qui recourent tous les autres endroits de mon travail.

Un de ces autres endroits, c'est le Yoga.

Laure trace un cercle (2).

Je le pratique depuis des années. La relation au monde qu'il me propose nourrit mon projet artistique: ma démarche chorégraphique, mon rapport à la question du spectacle, mon rapport à l'environnement, aux autres, mon rapport au regard extérieur, au milieu.

Ce qui est très important pour moi c'est la question de l'interrelation⁽¹⁾.

Dans le Yoga, il y a un peu de ça: qu'est-ce qu'une posture pourrait déclencher et nous permettre comme relation au monde, à soi? Comment met-elle en rapport différentes parties de soi, intérieures extérieures, différentes couches ou strates, ou parties anatomiques.

Dans mes spectacles, plutôt qu'une situation avec un centre, un rapport binaire entre un spectateur et un performeur, je vois les choses comme une série de réseaux, une constellation. Mon travail se déplace vers le paysage qui n'est pas un lieu dédié au spectacle a priori, où rien n'est organisé pour orienter le regard sur quelque chose de spectaculaire. On se trouve dans un lieu qui a une vitalité propre, une puissance qui nous dépasse de loin et qui nous met plus dans une perspective d'écosystème, de mise en relation sensible, poétique, que dans une idée de centre ou de frontalité.

Le Yoga, je le pratique depuis un certain temps. Je l'enseigne aussi et je considère le fait de l'enseigner comme une pratique en soi. Pour ça, je vais mettre un rond à l'intérieur de celui du Yoga, en pointillé, parce que

c'est poreux. (3).

Le Yoga croise un autre cadre qui est celui des ateliers de danse à l'école. (4).

Dans le Yoga, je suis dans l'enseignement d'une technique alors que pour la danse à l'école, j'ai tendance à l'appeler autrement que "enseignement". Je guide, j'accompagne.

Je suis intéressée par la question de la relation et par ce qui va en émerger.

A l'endroit du spectacle, ce qui doit avoir lieu existe d'après moi, entre le spectateur et la situation qui lui est proposée. Je cherche à éveiller sa créativité et à le mettre en mouvement (au sens large). Je cherche cela aussi dans une situation pédagogique, mettre la créativité à l'œuvre.

Claire Gatineau: Comment est-ce que le cadre de l'atelier de danse recoupe celui du paysage?

Pendant un temps, j'ai essayé de mettre en application dans l'atelier ce que j'avais appris dans mes études et dans ma formation. Ensuite j'ai essayé d'y mettre ma démarche artistique à l'œuvre, comme un autre lieu d'application de mon projet artistique. Maintenant ce n'est ni l'un ni l'autre. Ce qui m'intéresse c'est la rencontre entre les participants de l'atelier, le projet artistique qui naîtra de nos connaissances réunies. Un objet inédit va émerger, une forme absolument inattendue autant pour eux que pour moi.

Laure trace une forme verte dans le cercle de la danse à l'école qui illustre cette forme inédite (5).

Cette forme me fait penser à celle qui émerge d'une situation de spectacle. Je ne crois pas que le spectacle soit cette chose-là que je connaisse à l'avance. Il y a cet objet singulier qui échappe, qui m'échappe, qui n'aurait pas lieu sans ma proposition mais qui n'aurait pas lieu non plus sans le regard et la présence active des spectateurs.

Donc dans le paysage comme dans l'atelier danse, il y a l'émergence d'un objet inédit.

Oui, pour moi il est l'enjeu du travail.

Laure trace l'objet inédit dans le paysage (6).

Mettre plusieurs choses en présence et voir ce qui en émerge.

De là naît une poésie singulière dont personne n'est seul détenteur, qui existe parce qu'elle est en partage, en résonance.

Et lorsque tu travailles pour un autre chorégraphe, qu'est-ce qui recoupe ta pratique du Yoga et ton rapport au paysage?

Actuellement je travaille avec Julien Bruneau (*Phréatique*) (7), un chorégraphe que j'aime beaucoup, avec qui je partage des intérêts communs dans la manière d'aborder la création.

Quand tu arrives à l'école, qu'est-ce qui est possible?

Pour moi, c'est très important que l'atelier ait lieu là. C'est parfois lourd, laborieux à mettre en place, mais j'y vois un réel enjeu, constructeur de société. C'est important de créer des cadres temporels, spatiaux, des cadres de pratique inhabituels dans le milieu scolaire, à l'intérieur desquels il y a de la place pour qu'une créativité individuelle ou collective puisse émerger. Ça me paraît salubre et absolument urgent.

Quelles difficultés rencontres-tu?

La difficulté, c'est la question des responsabilités partagées. Je mets souvent très longtemps à ce qu'on partage les responsabilités avec les élèves. Ça dépend aussi de leur âge, de la complicité que j'ai avec l'institutrice. Je suis souvent face à des attitudes de consommation d'une proposition, "Ah... on va avoir l'atelier danse... Qu'est-ce qu'on va nous faire faire?" J'essaie, avec beaucoup de passion je crois, qu'on soit dans un autre type de relation. J'aimerais que les élèves se saisissent de l'atelier. Parfois ça marche, ça finit par marcher mais ça leur prend du temps de découvrir que cette possibilité-là existe; et pour moi de trouver comment je peux le leur faire comprendre. Le cadre scolaire ne s'y prête pas forcément, mais ça me paraît important que ça se passe justement à cet endroit-là.

Pourquoi?

Pour plein de choses! Parce qu'à l'école, il y a beaucoup d'enfants qui n'auraient pas forcément cette démarche-là ou dont les parents n'auraient pas la possibilité de leur proposer

ce genre d'activités. Et il me semble que c'est une activité humainement salubre, que ce soit la danse ou une autre discipline artistique, de se mettre en situation de créativité, de questionnement et de partage. C'est là aussi que se forment des manières d'apprendre, de travailler, d'être les uns avec les autres, que se prépare la société de demain. Amener l'art à l'école, c'est aussi une manière de travailler sur la place de l'art dans la société, de manière plus large.

Dans une plus grande égalité avec les autres matières ?

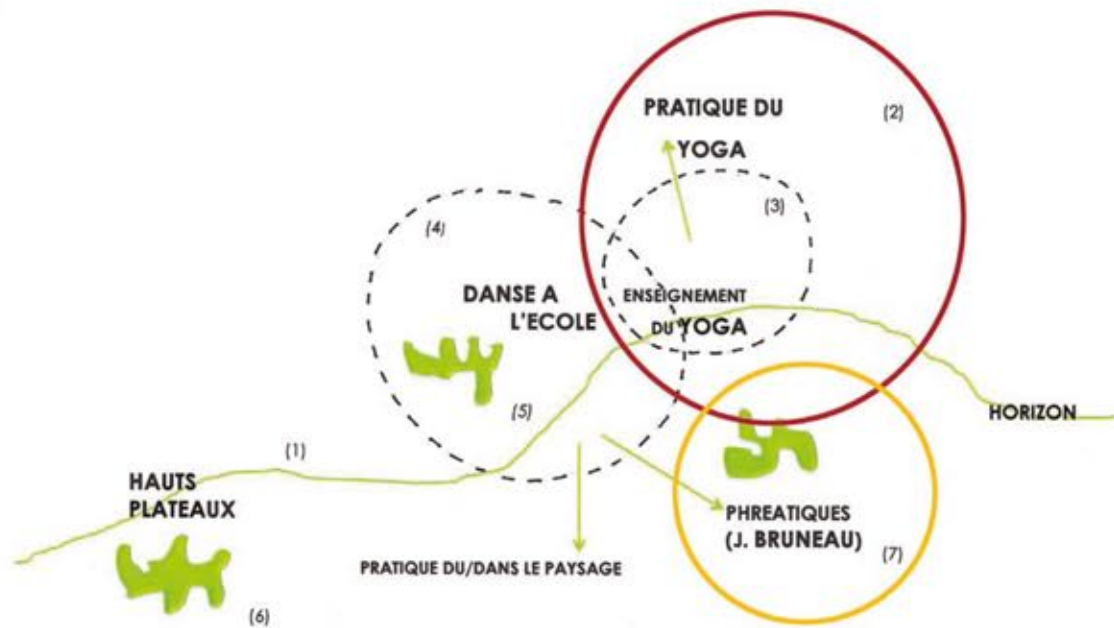
Ca je n'en rêve même pas, mais en tous les cas, idéalement, de créer cette bulle, cet espace d'échange, d'ouverture, de créativité et de relation plus horizontale entre les personnes ; un espace de découverte de sa propre créativité, de celle des autres, un espace de surprise aussi, où l'on ne sait pas ce qui va émerger (on peut se surprendre de ce qu'on fabrique !), où l'on va se poser des questions auxquelles il n'y aura pas que des réponses déjà existantes, contrairement à beaucoup de matières enseignées. Je trouve très important d'inventer ces espaces dans l'éducation des enfants et des jeunes et qu'ils existent dans le monde où nous vivons tous les jours. Souvent ils me manquent et je trouve ça dur. Souvent je me sens à la marge dans le monde dans lequel je suis et je n'ai pas du tout envie de cultiver cette marge. J'ai plutôt envie d'aller à sa rencontre. C'est ma manière d'y participer.

Tu parles de bulles et en même temps quand on voit ton graphique, aucune n'est tout à fait isolée, elles s'interpénètrent. Est-ce que ce qui se passe dans ton atelier, va lui aussi s'interpénétrer avec d'autres lieux de l'école ?

Je l'entends dans les retours de certains élèves ou des professeurs. Ils disent que ça change des choses dans la vie des élèves, de la classe, de l'école.

Au fur et à mesure de ton expérience, vois-tu ce qui t'aide à créer un rapport différent, pour que ceux qui participent à l'atelier puissent se l'approprier ?

J'essaye, au fil des années, de développer l'écoute des enfants et de mon côté, écouter ce qui se passe dans la situation. Tout en ayant préparé mon cours, je navigue de plus en plus à vue. Cette année dans le projet avec Yolande Wellens⁽²⁾, sur les douze ateliers, il n'y en a qu'un que j'ai fait comme je l'avais préparé. A chacune de nos propositions, les élèves ont renchéri, s'en sont saisis de manière inattendue et ont compris que leurs propositions étaient prises en compte. Il est arrivé aussi qu'on sorte carrément de la matière qu'on avait envisagée parce qu'on s'apercevait que ce jour-là, ce n'était pas une bonne idée, que les enfants avaient envie, besoin, d'autre chose. Ils étaient ailleurs. Un jour par exemple, j'ai vu qu'ils étaient un peu patapoufs, c'était l'hiver, c'étaient des petits de maternelle... Je leur ai dit : "Et si on faisait



des frottis frottés ?" On devait commencer par se frotter soi-même. Au bout d'un moment, il y a une petite fille qui a demandé : "On pourrait frotter quelqu'un d'autre ?". Alors on a commencé à frotter la personne qui était à côté de soi. Dans le cercle ça a donné une espèce de ronde biscornue où tout le monde frottait son voisin. Après, du coup, j'ai proposé de changer les endroits où on frottait (bien sûr dans le respect du corps de l'autre), et d'utiliser différentes parties du corps. Petit à petit ce cercle est devenu une espèce de tas de petits enfants qui étaient les uns sur les autres, en train de se frotter et de ronronner. La façon dont les enfants étaient investis dans leurs sensations nous a touchés Yolande et moi. C'était un moment intime et collectif. Chacune de nos propositions était une énigme à laquelle ils se délectaient de pouvoir répondre de manière surprenante. Et plus ils nous faisaient de surprises, plus ça nous poussait à être inventives. C'était un bouillonnement créatif.

Avez-vous créé cet endroit d'où peut émerger une forme singulière ?

Je crois, oui. Il y a eu beaucoup de moments comme ça. On ne savait pas pourquoi ça roulait, on ne savait plus qui avait lancé une proposition. Il y avait une mayonnaise dont on connaissait les ingrédients mais...

Est-ce qu'il arrive que l'école fasse violence à ce désir-là, qu'elle empêche ce que tu cherches le plus fondamentalement ?

De la même manière que le monde ou la société font souvent violence à cette chose-là, l'école y fait violence aussi, et c'est d'autant plus important d'y être présent. Evidemment avec Yolande c'était plus facile parce que c'était elle, avec son ouverture, ses dix années d'expérience d'art à l'école, que c'était l'école Arc-en-Ciel et sa pédagogie active. Les ingrédients étaient vraiment favorables. Après, l'école est souvent un cadre de relations qui reposent sur l'autorité, (je ne dis pas qu'il ne faut pas d'autorité, que tout peut être autogéré, ça peut peut-être l'être de manière utopique, je ne sais pas, c'est une question que je me pose...). Mais c'est vrai que souvent ce cadre-là, je le trouve violent. Il a aussi ses qualités, mais c'est important que s'y trouve une place pour la création, une place qui est parfois niée, comme elle peut

l'être dans la société. On ne considère pas cette place nécessaire, ou éventuellement on la voit comme un plus, un luxe, ou un divertissement. Elle est rarement respectée ou prise en compte avec sérieux. Au mieux, elle est vaguement ménagée. Donc c'est souvent violent, oui. Et parfois les élèves sont porteurs de cette violence. Si on leur propose autre chose que ce qu'ils connaissent, ça peut les perturber et il arrive qu'ils soient les premiers à rejeter un autre type de fonctionnement. C'est quelques fois laborieux de se rencontrer.

Ce que je me suis dit à la fin de cette année, c'est qu'il faut que je ménage plus le cadre scolaire et tout ce qu'il comporte. J'aimerais trouver une manière, tout en allant là où ça m'intéresse d'aller, de m'insérer à lui tel qu'il existe.

Dans un cours de yoga, on prend les gens là où ils sont. On les prend avec le corps qu'ils ont, avec leurs limites et on voit ce qui se construit.

Si la personne est à l'école, c'est avec ce qu'elle est qu'il faut faire. Pour que la rencontre ait lieu de manière plus fluide et plus facile je ne peux pas arriver comme un terroriste et dire : "Eh vous savez quoi, on va grimper aux rideaux!".

Quand tu arrives en atelier tu dis que tu cherches une chose dont tu ne sais rien à l'avance et en même temps tu ne viens pas totalement ignorante. Est-ce que tu arrives à formuler ta position par rapport à cette question du savoir ?

C'est délicat. On invente une méthodologie face à la situation dans laquelle on est.

Et cette méthodologie se réinvente de groupe en groupe ?

Sur chaque projet la méthodologie est différente et je pense qu'on en invente une propre à chaque situation. Et en même temps, avec les années, on développe une boîte à outils dans laquelle on peut puiser même si parfois on doit construire un outil particulier pour un atelier, pour un groupe en particulier.

Claire Gatineau.

⁽¹⁾ Définition du Larousse : Relation réciproque existant entre choses, pays, etc.

⁽²⁾ Atelier danse en maternelle à l'école Arc-en-Ciel à Forest.